



Chloé Colin

tatouée par Dimitri et Syl

Le goût de l'irréversible

Le tatouage avait la réputation d'être réservé aux marginaux. Désormais, c'est un phénomène de masse. Mais pourquoi se marque-t-on la peau? Pour raconter ce que l'on est, pour inscrire sur son corps les événements et les passions de l'existence, expliquent tatoueurs et tatoués.

Mais aussi, peut-être, pour conjurer la volatilité de nos engagements.

Par Alexandre Lacroix / Photos Édouard Caupell



Chaque été, sur la plage, c'est la même surprise: moi qui ne porte aucun signe téguiminaire, je suis étonné par le nombre de personnes tatouées. Ces tatouages, rien ne les laisse deviner durant le cours normal de l'année citadine; il faut la chaleur, la baignade, les maillots de bain pour qu'ils s'affichent en plein soleil. L'été dernier, le spectacle a même tourné à la comédie: j'avais pour voisin de parasol un entraîneur sportif milanais, qui portait dans le dos un immense crucifix – sur la barre horizontale, il avait fait inscrire « I Love Mum »; mais le plus beau, c'était l'imposante couronne sertie de pierres précieuses qui lui ornait le bas du ventre, lui tombant exactement sur le pubis – au fronton de la couronne, juste au-dessus de l'élastique du slip de bain, on lisait: « N° 1 in

the World ». Une vantardise qu'il regrettera peut-être sur le déclin de l'âge... Quelle est la proportion des gens tatoués? Il existe peu de statistiques, la meilleure information à ce jour étant une enquête Ifop de juillet 2010 parue dans *Ouest-France Dimanche*: un Français sur dix déclare s'être fait faire au moins un tatouage, proportion qui s'élève à 20 % chez les 25-34 ans. C'est dire l'ampleur du phénomène: il y a près de sept millions de Français tatoués, et ce chiffre va selon toute vraisemblance augmenter fortement dans les décennies à venir.

Comment expliquer cette vogue? Est-ce le reflux du christianisme et de ses interdits qui a libéré la pratique du tatouage? Redevenons-nous des païens? Cette première explication est séduisante. En 1991 fut découvert, dans les Alpes du Tyrol, le corps d'un homme en parfait état de conservation: baptisé Ötzi, ce chasseur du Chalcolithique, qui a vécu il y a quatre mille cinq cents ans, portait cinquante-sept tatouages. Or, on sait que le second concile de Nicée, en 787 de notre ère, a interdit officiellement le tatouage dans la chrétienté. Cependant, il faut se méfier des généralisations trop hâtives: en effet, le

>>>

» tatouage est demeuré une pratique courue au Moyen Âge, où croisés et pèlerins avaient coutume de se faire tatouer une croix en Terre sainte. Inversement, dans la Rome antique, le tatouage était déjà stigmatisé et semble avoir beaucoup concerné les esclaves et les mercenaires, qui portaient le nom de l'empereur et la date de leur enrôlement inscrits sur leur bras droit. Le tatouage n'était donc pas totalement proscrit chez les chrétiens, ni banalisé chez les païens.

Dans le domaine des sciences humaines, les analyses du tatouage ne sont pas très nombreuses, et une référence qui reste importante est un article de Pierre Clastres intitulé « De la torture dans les sociétés primitives » et publié en 1973 : se basant notamment sur son observation des rites initiatiques chez les Indiens guayakis, l'anthropologue soutient que le tatouage est la pratique par laquelle la dureté de la loi est gravée sur le corps. Dans les sociétés primitives, nul ne choisit son tatouage : il est imposé par le groupe à l'individu, comme double signe d'allégeance et d'appartenance. « Le but de l'initiation, en son moment tortionnaire, affirme Clastres, c'est de marquer le corps : dans le rituel initiatique, la société imprime sa marque sur le corps des jeunes gens. Or, une cicatrice, une trace, une marque sont infaçables. Inscrites dans la profondeur de la peau, elles attestent toujours, éternelles, que si la douleur peut n'être plus qu'un mauvais souvenir, elle fut néanmoins éprouvée dans la crainte et le tremblement. » Partant de ce tableau anthropologique très noir, il est tentant d'inverser la théorie de Clastres pour rendre compte de la situation actuelle : aujourd'hui, ce serait pour s'arracher à la loi du groupe, pour manifester sa singularité et son autonomie, sa différence, que l'individu choisit de se faire tatouer. Nous vivrions alors dans une sorte de paganisme inversé, où le désir individuel prime sur la loi de la tribu. Mais les choses sont-elles aussi simples que cela ?

« Shhh... », « XIII », etc.

Tin-Tin est sans conteste la star française du tatouage. Le personnage est imposant, truculent, les médias l'adorent. Son palmarès est impressionnant : il a tatoué Yanick Noah, Kad Merad, Lio, Zazie, Romane Bohringer, Florent Pagny et bien d'autres... Entrer dans son salon de la rue de Douai, dans le IX^e arrondissement de Paris, c'est un peu comme pénétrer dans un train fantôme ou les coulisses d'un cirque : ici, un squelette pend du plafond ; là est encadrée la photographie d'un pénis sur lequel est gravé « In God We Trust » ; la jeune femme qui tient l'accueil s'est fait tatouer « Pati » sur les phalanges de la main gauche et « Ence » sur celles de la main droite ; et régulièrement, Tin-Tin, lorsqu'il sort une blague, s'empare d'une trompette pour donner un coup dedans. Seulement, au milieu de ce joyeux bazar, qui semble si peu propice à la concentration, il effectue un travail d'une minutie d'orfèvre : il est capable de reproduire sur la peau une photographie tirée d'un film ancien ou un feuillage japonisant avec une précision qui n'a rien à envier à celle des meilleurs graveurs de l'âge classique. « Vous croyez sérieusement que les gens aujourd'hui se font tatouer pour manifester



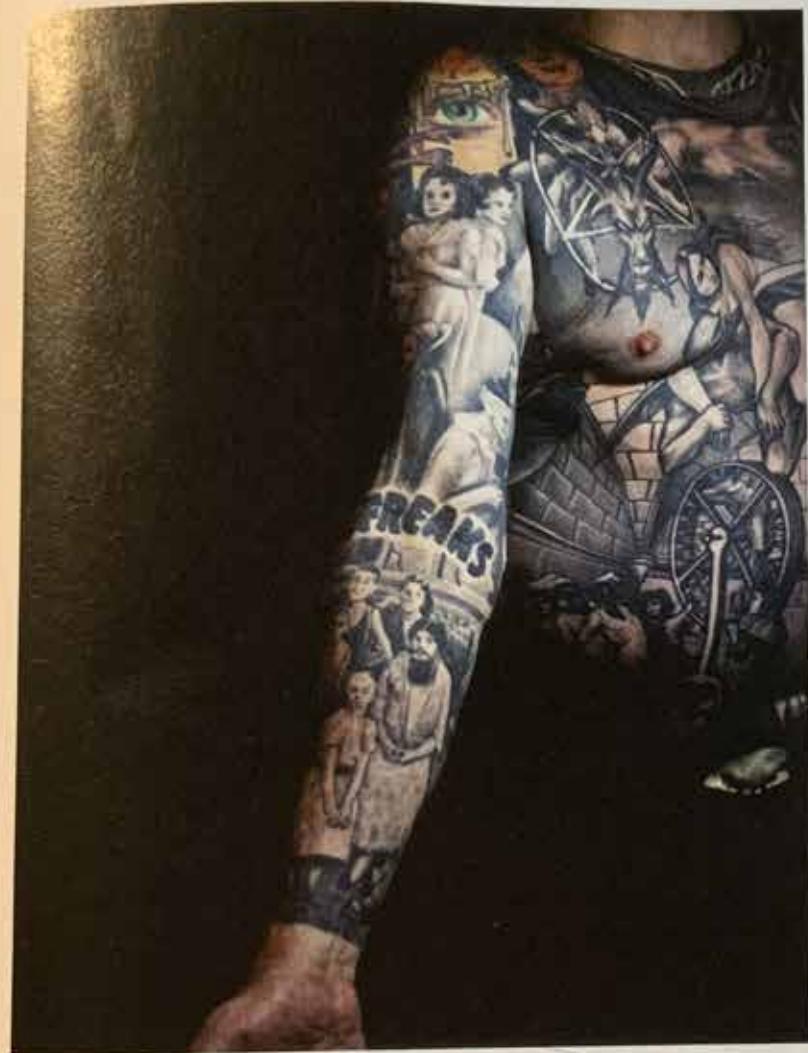
À Yalta, Staline avait une tête de mort sur la poitrine, Churchill, une ancre de marin sur le bras, Roosevelt, un écu

Tin-Tin, tatoueur



leur différence, leur indépendance ? s'exclame-t-il. Je voudrais bien savoir où elle est, l'originalité, quand des milliers de jeunes filles se font refaire le tatouage de Rihanna « Shhh... » sur l'index, ou bien le chiffre « XIII » d'Angelina Jolie... » Quant au rituel du tatouage comme torture, là aussi Tin-Tin ironise : « Ça varie beaucoup d'une personne à l'autre, la douleur. J'en connais qui tombent dans les pommes, d'autres qui ne sentent rien, il y en a même pas mal qui dorment durant les séances, tellement ils se relaxent. » En fait, Tin-Tin, qui a participé en tant que conseiller artistique à l'étonnante exposition Tatoueurs, Tatoués du musée du Quai-Branly, a le chic pour renverser la plupart des *a priori* et des idées reçues sur son art : « Les gens s'imaginent que le tatouage, du XVIII^e siècle jusqu'aux années 1980, a été réservé à certaines franges peu recommandables de la société, aux marins, aux bagnards, aux prostituées... C'est exact, mais en partie seulement. Regardez la conférence de Yalta en 1945, c'était la première convention internationale du tatouage : Staline avait une tête de mort sur la poitrine, Churchill, une ancre de marin sur le bras gauche, Roosevelt, un écu... En 1862, Édouard VII, alors prince de Galles, s'est fait tatouer à Jérusalem, et il a lancé la mode au sein de la famille royale d'Angleterre. Quand vous y regardez de près, vous voyez que l'histoire du tatouage est secrète, qu'elle a une étonnante continuité depuis l'Antiquité et qu'elle traverse toutes les sphères sociales. »

La leçon est entendue : le tatouage est un phénomène trop universel – il a été pratiqué sur les cinq continents et dans toutes les civilisations, y compris amérindienne – et trop polysémique pour qu'on puisse l'enfermer hâtivement dans un stéréotype. Il y a des choix de tatouage qui sont stéréotypés – « dans les années 1980, explique



aujourd'hui, être déviant ou marginal que de se rendre dans un salon pour se faire encrer la peau.

La tentation autobiographique

Lorsqu'on écoute les personnes qui se sont fait tatouer, cependant, une concordance entre tous leurs récits s'impose : les tatouages remplissent à leurs yeux une fonction autobiographique – sans doute serait-il plus exact d'écrire *autobio-iconographique*. En choisissant d'imprimer de façon définitive telle maxime, tel prénom, tel symbole sur sa peau, on inscrit et on expose quelque chose de sa vie. D'ailleurs, pour toutes les personnes que j'ai rencontrées, se faire tatouer n'est pas un acte isolé mais une démarche qui court sur des années. Comme le dit Pascal Tourain : « On réfléchit quinze ans avant de faire le premier tatouage, quinze minutes avant le second. Le tatouage, c'est très addictif. Comme les frites. On en prend une sans avoir faim, puis on finit toute l'assiette. » Pascal sait de quoi il parle : seul son visage et ses mains sont vierges. C'est ainsi qu'on assemble peu à peu, sur soi-même, les fragments épars d'une *autobio-iconographie* sauvage. « Mon bras gauche, explique Cédric, représente ma famille, mes origines, mon île. J'ai voulu reproduire les Antilles parce que mon père est martiniquais et ma mère guadeloupéenne. J'ai aussi mis une femme Afro, ça me correspond. Et puis, il y a les prénoms de mes enfants ; comme j'avais fait inscrire sur mon bras gauche le prénom de mon fils, j'ai placé sur mon bras droit celui de ma fille. Ma tatoueuse est japonaise, et elle m'a écrit sur la nuque une traduction en japonais d'une phrase que répétait sans cesse mon grand-père. "Pas de nouvelles, bonne nouvelle." Mes tatouages me représentent, moi et ceux que j'aime. » L'histoire de Chloé est proche de celle de Cédric : « Dans ma jeunesse, je suis allée souvent à Londres. J'étais fascinée de voir que les Anglais, notamment les hommes d'affaires de la City, lorsqu'ils tombent leur veste élégante et retroussent leurs manches le soir au pub, ont souvent des tatouages. J'ai toujours voulu un tatouage et je me suis fait faire le premier à 18 ans, une pierre bleue au milieu du dos. Plus tard, j'ai découvert une tatoueuse dont j'aimais le travail, qui m'a fait ce qu'on appelle un placard, c'est-à-dire qu'elle a inséré la pierre bleue dans une composition plus vaste, avec des violettes et des crânes. J'ai choisi les violettes, car c'est la fleur préférée de ma mère. Et chacun des crânes représente un proche que j'ai perdu, y compris une amie d'enfance partie trop tôt. Mais à mes yeux cela n'a rien de glauque. Mes morts m'accompagnent. »



Il s'agit de conjurer la mort tout en l'invoquant

Pascal, tatoué



Tin-Tin, toutes les femmes se sont fait tatouer un petit dauphin et les hommes une tête d'Indien. Aujourd'hui, c'est *has been...* – et d'autres qui relèvent de codes très spécifiques (ceux de la mafia russe, par exemple) ou qui témoignent d'une approche authentiquement originale. Pour rendre compte de la diversité des logiques du tatouage, l'inversion de la théorie de Clastres – on se tatoue pour s'arracher à la loi du groupe – ne suffit plus. Il y a davantage de tatouages moutonniers qu'excentriques. Et ce n'est plus,

>>>

>>>

Remarquons, au passage, que les signes tégumentaires sont souvent envisagés par ceux qui les portent comme une sorte d'interface avec le monde des morts – et ce rapport aux ancêtres varie grandement d'une personne à l'autre. Quand j'ai demandé à Cédric s'il avait éprouvé quelque scrupule à se faire tatouer, sachant que c'était là un signe d'opprobre pour les esclaves, il a souri: « Bien sûr que j'y ai pensé! », et de me montrer son poignet gauche, à l'intérieur duquel est écrit « 1848 », la date d'abolition de l'esclavage. Plaisant retournement de la marque de l'esclave en proclamation de liberté. Dans le même ordre d'idées, Tim-Tin m'a fait une confidence troublante: « Il m'arrive de rencontrer des Juifs qui refusent catégoriquement de se faire tatouer, à cause du passé concentrationnaire. Je respecte ce choix. Mais dans mon salon, il m'est arrivé d'accueillir des petits-enfants de déportés qui venaient se faire graver le matricule que leur grand-père portait à Auschwitz... »

Sur le vif, pour toujours

Souvent aussi revient l'idée que c'est à un moment charnière de l'existence que l'on passe à l'acte – il s'agit donc d'inscrire une rupture ou un événement à la surface du corps. Le tatouage a cet effet magique que, pendant quelque temps, on se voit comme un autre dans le miroir. Il permet d'attester les transformations, de scander les étapes du parcours biographique. « J'ai été licencié d'une entreprise où j'exerçais des responsabilités en 2010, se souvient Hervé. J'avais 46 ans. À ce moment-là, je me suis senti libre, dans tous les domaines. J'avais toujours voulu un tatouage, mais je craignais, dans mon milieu professionnel, que ce soit mal considéré. De plus, je savais que je voulais un grand tatouage. J'ai toujours aimé les motifs japonais et les dragons... J'ai donc opté pour ce qu'on appelle une manchette. Aujourd'hui, je vis très bien avec ce symbole. Je travaille comme indépendant, je me sens plus détaché. Quand je suis en voyage, ou même au café, beaucoup de gens m'approchent pour me dire que le tatouage est beau, pour me demander des conseils parce qu'ils voudraient en avoir un. Je craignais que ce soit comme un stigmate qui éloigne les autres, c'est plutôt l'inverse qui se produit. » Pascal Tourain, à l'instar d'Hervé, a entamé la démarche aux abords de ce qu'il est convenu d'appeler la crise du milieu de la vie. « J'ai toujours voulu être comédien. C'est un métier compliqué... À 20 ans, j'étais déjà attiré par les tatouages, mais il était si dur de passer des auditions que je n'allais pas en plus me mettre des bâtons dans les roues avec ce genre de signe, incompatible avec certains rôles. Et puis, un peu avant 40 ans, j'ai compris que je ne serai jamais Brad Pitt ni Gérard Depardieu. Alors, je me suis dit: "Vas-y, lâche-toi, sois toi-même." Petit à petit, je me suis fait recouvrir tout le corps. Ensuite, l'idée m'est venue de monter un one-man-show pour parler de cette aventure, L'Homme tatoué. J'en suis à plus de cinq cents représentations, c'est mon plus grand succès. Parvenu à 57 ans, je regrette seulement de ne pas m'être fait tatouer plus tôt ! »

Inscription des origines, hommage aux ancêtres, aux personnes aimées, signe qu'une étape sur le chemin de la vie a été franchie, le tatouage est tout cela. Mais il a encore, dans sa dimension autobiographique, une autre fonction, moins intuitive: il peut servir à arrêter l'instant, à rendre éternelle une minute de rire, d'ivresse. Dans ces

cas-là, on se tatoue pour ainsi dire dans la folie du moment. Tim-Tin approuve: « Moi, je raconte des blagues toute la journée, et dans ma main, regarde ce qu'il y a ! » Il me montre la paume de sa main gauche où j'ai vu une poêle à frire, entourée de rayons de soleil. « Une poêle. Une poêle dans la main... Voilà, je me suis fait tatouer un jeu de mots. » Chloé évoque aussi un tatouage fait sur un coup de tête: « J'étais manageuse. Un jour, j'étais à New York avec un artiste que je suivais et on a poussé la porte d'un salon de Brooklyn. Il voulait un tatouage. Lui s'est dégonflé, mais moi j'y suis allée ! En dix minutes, je me suis fait tatouer une petite hirondelle, avec les initiales de NYC, qui sont aussi les nôtres, car lui avait pour initiales NY et moi C. Je suis ressortie avec cet oiseau sur moi et je ne le regrette pas une seconde ! »

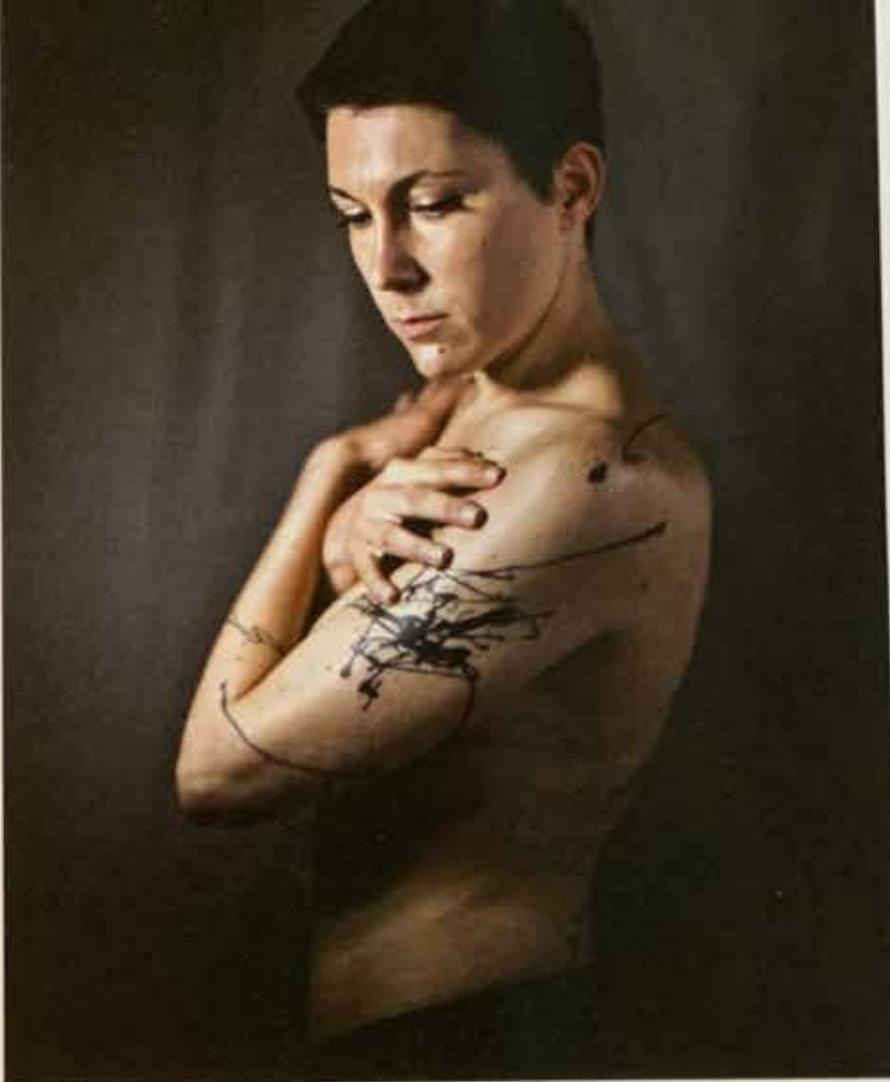
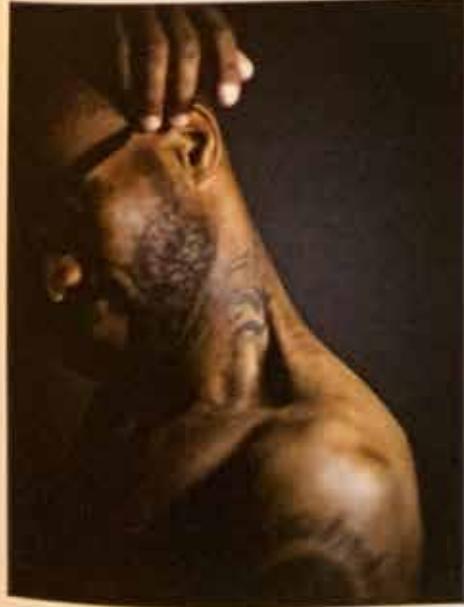
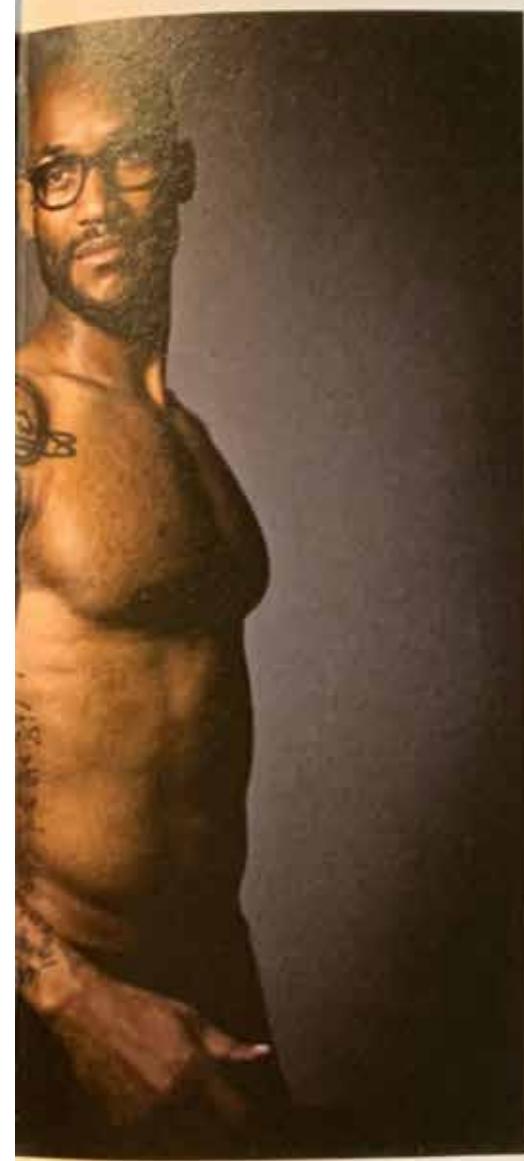
Ici, le tatouage sert à fixer un instant merveilleux. De ce paradoxe usage de la marque, le tatoueur Fuzi a fait sa spécialité. L'esthétique de Fuzi est à mille lieues des dégradés savants et des subtils motifs japonisants de Tim-Tin – lui renoue avec le tatouage des marins et des bagnards, au trait nerveux et monochrome. Ancien graffeur, il tatoue pour ainsi dire à l'arrache, sans se préoccuper du détail. Une esthétique assez rude, mais singulière, qui a été choisie par Scarlett Johansson, qui s'est fait tatouer par Fuzi, sous les côtes, un petit fer à cheval avec, inscrit, « Lucky You ». L'ex-street artist a taggé la plus belle des stars hollywoodiennes ! « Mes dessins parlent de ma vie, de mon passé, de la rue, du graffiti, de la violence, du sexe... Ils sont personnels mais reprennent les thèmes communs au genre humain. Les gens y reconnaissent quelque chose de "vrai" », explique-t-il. À quoi tient ce côté brut, vérifique ? À une certaine conception de l'inspiration. « Chacun est libre d'agir comme il l'entend. Il est admis qu'il est préférable de réfléchir avant d'agir dans la vie courante, mais je parle ici d'art. L'instinct, l'inspiration, la "folie du moment" sont des facteurs importants dans la création, et particulièrement dans mon travail. Cette notion de dessin "pour toujours" est à désacraliser... » Bref, ce que revendique Fuzi, c'est de pouvoir agir vite, sans vraiment réfléchir au motif ni ajuster son trait, il fait de l'impulsif-définitif – et cette approche anticonformiste lui vaut une certaine aura.

>>>

Mes tatouages me représentent moi, ceux que j'aime, mes origines

Cédric, tatou





Julie Mazaleigue-Labaste
tatouée par Leon Lam Hien



Magnifier la surface
de la peau, lui donner
une dimension
esthétique qu'elle
ne saurait avoir
par elle-même

Julie, tatouée



Cédric Lewis
tatoué par Yosuke Akazaki

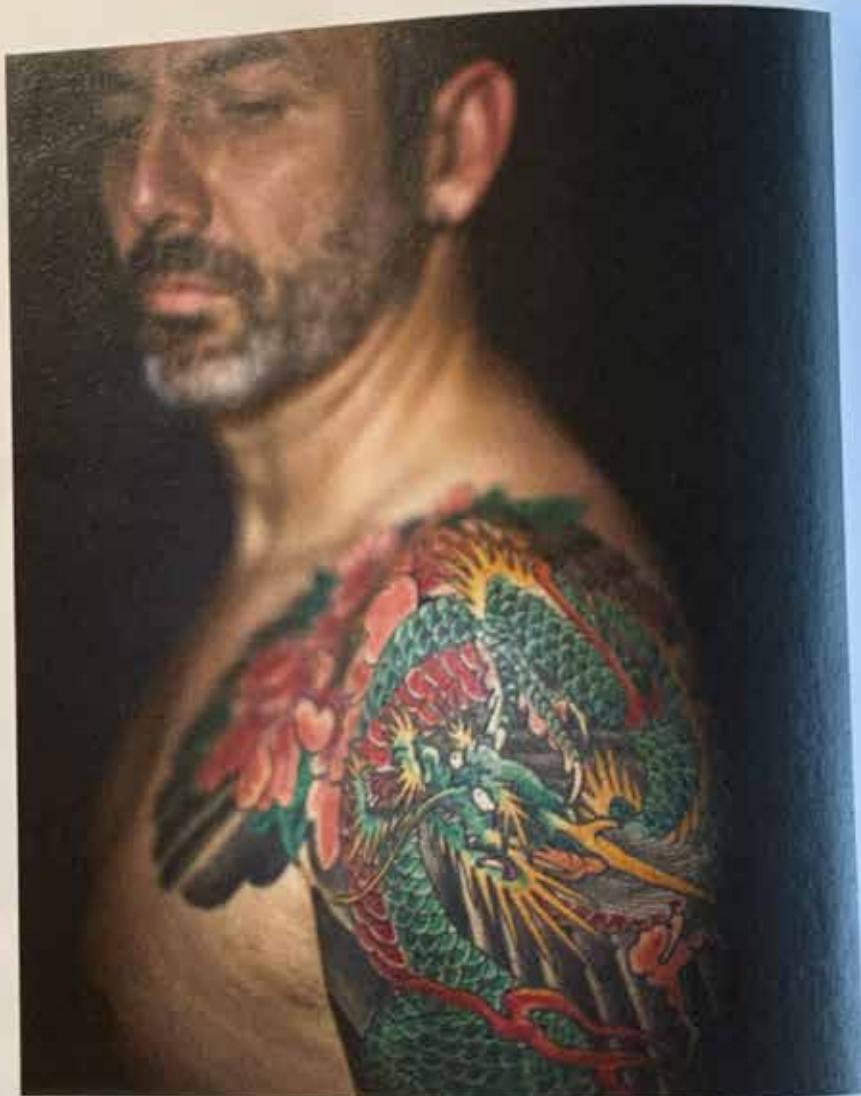
La part de l'art

Où l'on arrive à la question de l'esthétique, préoccupation importante chez tous les tatoués que j'ai rencontrés. « J'ai fait mon premier tatouage à 29 ans, explique Julie Mazaleigue-Labaste, par ailleurs docteure en philosophie et chercheuse en histoire des sciences. J'ai attendu parce que je voulais trouver le bon tatoueur. Un jour, je suis tombée sur le travail du Franco-Vietnamien Léon Lam-Hien. Il s'inspire beaucoup de Basquiat mais aussi de la calligraphie et de la peinture chinoises. Pour autant, il a vraiment créé son style: il travaille avec des lignes. Il ne remplit pas son dessin. Avec les courbes qu'il trace sur le corps, il fait apparaître des vides, qui sont tout autant des pleins. » Mais pourquoi avoir fait passer la préoccupation esthétique avant toute autre considération? « En tant que tel, le corps, dans sa pure matérialité, ne me semble pas très intéressant. Il ne le devient que lorsqu'il est intégré dans des contextes, qui peuvent être des contextes d'activité sociale – travail, sport –, des contextes érotiques ou encore artistiques... Pour moi, le tatouage, c'était cela: magnifier la surface de la peau, lui donner une dimension esthétique qu'elle ne saurait avoir par elle-même. D'où mon intérêt pour ce travail sur la ligne, qui ne la couvre pas, mais la révèle. » La dimension biographique est-elle absente d'une recherche si esthétique? Au contraire: « Chaque tatouage, ajoute Julie, est une métamorphose, qui exige un processus de maturation. Aussi, quand il se produit un événement essentiel dans ma vie, dramatique ou heureux, je rappelle Léon, j'avance, je passe une étape supplémentaire. »

Quant à Pascal Tourain, il occupe une position un peu à part parmi les témoins que j'ai interrogés. En effet, il est l'héritier d'une tradition méconnue du monde du spectacle alternatif. Le premier Occidental à s'être fait tatouer intégralement le corps est un certain Jean-Baptiste Cabri, qui a commencé à se produire dans des music-halls à partir de 1804. Dans les années 1930, c'est le grand Omi, l'homme-zèbre, qui était une star de cabaret. Aujourd'hui, Pascal a repris le flambeau, avec sa pièce *L'Homme tatoué*, qu'il joue au joliment nommé Cabaret du néant, à Paris. « Tous mes choix de tatouages sont des références à des œuvres que j'aime: je porte sur un bras les personnages du film *Freaks*, qui a bercé mon enfance, mais j'ai aussi des gravures libertines illustrant les œuvres du Marquis de Sade, des reproductions de Martin Schongauer, graveur alsacien du XV^e siècle contemporain de Jérôme Bosch, ou encore des publicités en couleur pour des sideshows américains... Si vous regardez mon corps, vous y trouverez des citations visuelles allant du Moyen Âge à la contre-culture contemporaine, en passant par la Renaissance italienne et le cinéma muet. » Et lui dans tout cela? « C'est un musée personnel, où j'expose mon univers. Ces figures, parfois effrayantes, j'appelle cela des vanités: elles servent à rappeler que la vie sur Terre est courte. Il s'agit de conjurer la mort tout en l'invoquant. »

Un remède à l'accélération?

Si la volonté de composer un récit auto-bio-iconographique semble assez partagée chez nos contemporains qui se tatouent, je voudrais maintenant avancer une autre explication de la mode actuelle. Cette dernière interprétation, avouons-le, n'a pas fait l'unanimité chez mes



Je craignais que ce soit comme un stigmate qui éloigne les autres, c'est plutôt l'inverse qui se produit
Hervé, tatoué





Pour aller plus loin

Une exposition
Tatoueurs, Tatoués,
musée du Quai-Branly
(75007, Paris),
jusqu'au 18 octobre 2015

Un spectacle
Pascal Tourain se produit
dans son spectacle
L'Homme tatoué tous les
mercredis à 21 h 30, à la
Cantada II-Cabaret du néant,
13, rue Moret (75011, Paris)

Un ouvrage
de référence
David Le Breton,
Signes d'identité.
Tatouages, piercings et
autres marques corporelles,
Métailié, 2002

interlocuteurs – certains, comme Julie ou Chloé, ont immédiatement trouvé qu'elle sonnait juste, d'autres tels Tin-Tin ou Cédric l'ont récusée.

Mais je livre ici, au terme de cette enquête, ma propre hypothèse : la mode contemporaine du tatouage est un effet inattendu de l'accélération du changement social. En effet, nous avons peu d'ancrages permanents ou même stables. Considérez les fondamentaux de l'identité sociale : le lieu où vous habitez, le métier que vous exercez, votre situation familiale – mariage, concubinage ou célibat. Pouvez-vous être sûr à 100 % que rien de tout cela n'aura changé d'ici cinq ans ? Et dans un an seulement ? La précarité ne concerne pas seulement le monde professionnel, elle caractérise plus que jamais les liens amoureux et même la filiation. Vous élisez des enfants ? Difficile de deviner si vous serez encore proche d'eux dans vingt ans, ou si vos rapports vont se distendre jusqu'à devenir quasi inexistant. Cette accélération du changement social nous éloigne beaucoup des sociétés traditionnelles, qu'elles soient païennes ou chrétiennes. Du coup, le tatouage apparaît comme un remède, un moyen de créer de l'irréversible, de faire enfin quelque chose pour toute la vie, alors que

toutes les formes d'engagement sont profondément en crise. À défaut d'ancrage, l'enrage. Précisons d'ailleurs que, contrairement à une idée répandue, on n'efface pas très bien les tatouages au laser – même les techniques les plus avancées laissent des traces de brûlure assez laides. Seul un petit tatouage peut être enlevé, les pièces importantes sont indélébiles et peuvent, tout au plus, être recouvertes. Le tatouage est donc vraiment là pour toujours, et d'ailleurs c'est dans cet esprit que tous ceux que j'ai rencontrés l'envisagent – ils ne se sont pas fait tatouer pour effacer cela plus tard.

Les œuvres d'art anciennes visaient la gloire posthume. Mais quel artiste vivant peut aujourd'hui se convaincre d'être encore apprécié dans un siècle ? Le tatouage, plus modestement, est un symbole qui ne survit pas à son support, mais il tient aussi longtemps que l'être humain. Quand la postérité est improbable, que les existences se fragmentent, la continuité est déjà un bel accomplissement. En cela, le tatouage est devenu plus rassurant qu'inquiétant. Qu'offre-t-il ? Rien moins que la saveur de l'irréversible, que le monde ne nous procure plus. /